Ami du Clergé du 12-19 octobre 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Toussaint. — III. Les saints sont la gloire de l'Eglise, 625.
Pour le mois de novembre. — I. Quels sont ceux qui vont en purgatoire, 627. — II. Au secours des âmes du purgatoire, 630.
A l'école des Saints. — XLIX. La Toussaint : la Communion des saints, 634.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XXV. Les processions en général, 636.
Deux conférences sur l'indifférence religieuse. — I. Les causes, 638.

POUR LA TOUSSAINT

III

LES SAINTS SONT LA GLOIRE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Un des caractères qui élèvent l'Eglise au-dessus de toutes les sociétés humaines, c'est qu'elle est la seule qui ait jamais pu montrer au monde ce chef-d'œuvre de l'ordre moral : le saint.

L'antiquité a connu une race d'hommes admirable, grande par la pensée, grande par le caractère et capable d'actions si belles que l'humanité ne les oubliera jamais. L'Ancienne Loi eut ses Patriarches, ses Rois et ses Prophètes, comme le paganisme eut ses philosophes et ses héros. Ceux-ci, étonnants d'énergie naturelle, quand ils ne furent pas monstrueux de cynisme et de cruauté ; ceux-là sublimes par la simplicité et la religieuse grandeur de leur vie. Eternellement on parlera des David et des Salomon, des Juges d'Israël et des Machabées, comme éternellement on parlera des Socrate, des Aristide, des Thémistocle et des Décius. Mais l'Eglise fut plus heureuse dans ses enfants que la Judée, la Grèce et Rome, au point qu'aucun de leurs grands hommes ne peut se mesurer avec le plus humble des saints qu'elle a enfantés.

C'est qu'il existe dans cette Eglise une force cachée qui descend de Dieu et qui, unie à la liberté, produit des vertus au-dessus de la nature. Nous l'appelons la grâce, éternel bénéfice de la Rédemption sanglante de Jésus-Christ. Soit qu'elle descende directement du ciel, soit qu'elle arrive en nous à l'appel de la prière ou par le canal des sacrements, elle est pour les âmes chrétiennes ce que la pluie est aux champs, la sève aux arbres, le soleil aux fleurs : elle les illumine, les vivifie et les féconde. Elle est ici-bas l'inspiratrice du grand amour, la créatrice de la pureté impossible sans elle et l'instrument unique de toute sanctification.

C'est sous l'influence de cette force impérieuse que naissent et se développent ces êtres incomparables que nous appelons les saints.

L'Eglise les connaît, et quand elle s'est assurée, après des enquêtes scrupuleusement attentives et poussées, qu'ils sont dignes de l'universelle admiration, elle les canonise ou, comme on dit vulgairement, elle les « met sur ses autels. » Par ce geste, elle les place au premier rang de l'humanité. Sûre qu'ils possèdent la gloire éternelle, elle leur confère la gloire la plus haute, la plus populaire et la plus durable qui honore un être humain sur la terre après sa disparition de ce monde. Elle consacre le triomphe des humbles, des purs, des vaillants et des dévoués jusqu'au martyre, spectacle vraiment sublime quand on le voit se dérouler dans des temps comme les nôtres, au milieu du déchaînement des passions aveugles, de la légèreté et de l'impudeur, des haines qu'engendre et excite l'incrédulité.

Parlons donc des saints et du rôle qu'ils jouent dans le monde, et plus particulièrement des enseignements qu'en un tel jour leur glorieuse multitude nous donne...

I

Un ministre protestant a écrit : « Il y a dans l'Eglise de Rome des plaies profondes, cependant on l'a vue produire à toutes les époques, on la voit encore produire aujourd'hui des fruits admirables de piété, de sainteté, de charité, de renoncement ; on rencontre dans son sein, en grand nombre et dans tous les rangs de la société, des âmes d'élite qui font honneur à leur communion ; on voit ses prêtres, ses moines, ses Sœurs de charité, ses laïques, déployer une activité considérable au service de l'humanité ignorante et souffrante, ses missionnaires donner joyeusement leur vie pour Jésus-Christ [1]. » C'est là, en effet, l'un des plus beaux caractères de l'Eglise catholique ; elle est, comme se plaît à l'avouer l'adversaire loyal que nous venons de citer, éminemment et constamment sanctificatrice. Partout où elle apparaît, elle relève du même coup le niveau de la moralité générale. Si l'on compare la majorité des hommes de notre temps, pourtant si peu chrétiens, aux païens d'avant Jésus-Christ, nos contemporains, pris en masse, sont des sages ou presque des anges !

Mais l'Eglise a fait mieux encore que de populariser la vertu, elle l'a montrée au monde dans une telle splendeur qu'elle ne saurait être dépassée. Ce prodige, elle l'a accompli dans la personne des saints.

Obligé de tracer ici le portrait de ces âmes si belles, j'hésite, tremblant de rendre trop maladroitement leurs merveilleuses figures. Certes, la nature humaine est leur partage comme à nous, elle les retient par son invincible poids sur cette terre misérable où il est si difficile d'être pur. Ils ne sont pas parfaits ; ils ne peuvent l'être. Ils ont fait du moins tous leurs efforts pour approcher de l'idéal. Les yeux fixés sur le Maître, ils ont essayé, avec quelle patience infatigable !

[1] De Mestral.

de reproduire en eux sa divine image. Aimer, se sacrifier, glorifier Dieu dans tout leur être et tous les jours de leur vie, tel a été leur but constant, et ils l'ont poursuivi avec un dévouement si sincère, si plein de spontanéité généreuse, si dénué d'ostentation, en un mot si absolu qu'ils ont paru être possédés par une autre âme, l'âme même du Christ. « Ce n'est plus moi qui vis, disait S. Paul, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Dédaigneux de toute autre joie, ils n'ont cherché que ce bien unique appelé par Bossuet « l'immortel agrément de la vertu. »

Qu'on ne croie pas que ces âmes fondues et perdues en Dieu, qui passent dans le monde comme n'en étant pas, se désintéressent du prochain. Les saints catholiques n'ont rien des brahmanes de l'Inde qui s'isolent de tout dans leur rêve d'anéantissement, incapables d'aucun effort utile.

Plusieurs écrivains, peu familiarisés avec la sainteté, ont prétendu qu'il y a en elle cet écueil : « Le Sage des Stoïques et le Saint qui a remplacé le Sage, écrivait Ernest Havet, en s'enveloppant de leur vertu, suivant l'expression d'Horace, risquent de mettre entre eux et l'humanité la barrière d'un égoïsme supérieur [1]. » Rien de plus contraire à la vérité. La vérité, c'est que les saints sont les plus doux, les plus tendres, les plus dévoués des hommes et que leur principal mérite est justement d'avoir mis sous leurs pieds tous les égoïsmes, les égoïsmes supérieurs, — puisqu'il paraît qu'il en existe, — aussi bien que les plus bas instincts de la nature.

C'est ainsi que le désir de ressembler à l'Homme-Dieu a produit dans l'Eglise une race d'hommes à part, profondément inconnue partout ailleurs que chez elle.

II

Les premiers saints furent des martyrs, des saints qui ont atteint l'absolu de la foi et de l'amour. Pour ne pas abandonner leurs croyances, pour ne pas trahir le Christ aimé par dessus tout, ils ont accepté la mort avec un courage qui dépasse le courage civique : ce courage-là est fait de dévouement au peuple ; il brave l'opinion, il supporte l'ingratitude et l'impopularité ; il va rarement plus loin ; — avec un courage qui dépasse le courage militaire : ce beau courage affronte la mort, mais une mort généralement rapide et dont l'ardeur du combat voile l'horreur. Le courage des martyrs, librement affirmé, doit endurer tous les genres de supplices ; il n'hésite pas et il se soumet, sans hésitation et avec joie, à tous les raffinements de cruauté de bourreaux presque toujours terriblement ingénieux. Ce type de saints, qui du reste ne disparaîtra jamais, n'est pas le type unique de la sainteté chrétienne ; l'Eglise en a produit d'autres ; elle en a produit, pour ainsi dire, de tous les genres. Il y a une variété presque infinie dans cette foule de créatures sublimes dont chacune pourtant garde sa physionomie individuelle. Il en est parmi nos saints d'humbles et de grands, de doux et de terribles, de doctes et d'ignorants, d'étranges et de déconcertants ; il n'en est point qui soient vulgaires [1].

Ce sont, après les saints martyrs, les saints apôtres, qui ont eu pour successeurs les saints missionnaires. Hommes et femmes admirables, envoyés par l'Eglise au milieu des peuples infidèles, ici des barbares, là des sauvages. Ils partent après avoir quitté ce qu'ils avaient de plus cher au monde, et désormais leur apostolat ne sera plus qu'un renoncement et une dépense de soi qui ne finiront qu'avec la vie. Ayant mis la main à la charrue, ils ne se retournent pas pour regarder en arrière. Comme ils n'ont d'autres familles que ces peuples déshérités qu'ils adoptent, ils n'ont plus d'autres pays. « J'ai parcouru toute la terre, écrit l'un d'eux, n'ayant plus de patrie que l'espérance du ciel. »

L'Eglise, après les saints apôtres, a produit des saints mystiques, qui « s'épuisent à la poursuite de Dieu, comme les charnels à la poursuite de ce qu'ils aiment. Il s'agit d'étreindre Dieu, de le posséder... Ils s'anéantissent dans ce qu'ils aiment [2]. » Ce qu'ils aiment, c'est Dieu dans son Fils, près d'eux et en eux dans l'Eucharistie. C'est Jésus vivant de la vie la plus réelle et la plus proche. « Il n'y a que les chrétiens, dit Bossuet, qui puissent se vanter que leur amour est Dieu » ; Jésus-Dieu est leur amour, il ne vivent plus que de lui et pour lui.

Elle a encore produit ce type de vierges qui n'existe réellement que chez elle, car ailleurs ou il n'existe pas ou il n'est qu'une imitation plus ou moins bien réussie.

Elle en a produit dans toutes les positions sociales.

Les rois, sur les diptyques de la sainteté, ont leurs représentants dans un S. Louis, le plus grand prince qui ait honoré le trône de France. Les reines y sont entrées avec sainte Hélène et sainte Elisabeth de Hongrie.

Les rois de la pensée, plus grands que les autres, enfin, sont venus à leur tour grossir les rangs de cette merveilleuse phalange : hommes de génie, dialecticiens comme Origène, érudits comme S. Jérôme, éloquents comme S. Ambroise, profonds comme S. Augustin. On compterait avec peine le nombre de ces êtres presque divins, maîtres de la pensée et du langage, maîtres surtout dans l'art d'aimer Dieu et de tout lui sacrifier. Si l'on voulait en entreprendre la glorieuse nomenclature, on y lirait les noms d'un S. Léon le Grand, d'un S. Hilaire, d'un S. Athanase, les noms de S. Basile, de S. Grégoire de Nazianze, de S. Jean Chrysostome, de S. Bernard, de S. Bonaventure, de S. Thomas d'Aquin, et de Canisius à Bossuet et de Bossuet à Lacordaire, on trouverait encore une telle suite d'hommes de génie d'une vertu éminente qu'ils forment autour du front de l'Eglise la plus admirable couronne dont une société ait jamais pu s'enorgueillir.

[1] *Le Christianisme et ses origines*, I, p. 320.

[1] G. Séaille, *Ernest Renan*, p. 119.

[2] François Mauriac, *Souffrances et bonheur du chrétien*.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux au point de vue qui nous occupe, ce n'est pas le nombre et la sainteté de ces docteurs illustres. Le génie a des ailes comme l'aigle et peut plus facilement, semble-t-il, s'élever à Dieu. Il prend, sur ces hauteurs de la pensée où son essor le conduit comme sans effort, un reflet des vertus éternelles. Ce qu'il y a de plus beau, d'incomparable et d'unique, c'est que ce sont les petits et les pauvres, les déshérités de la science humaine, qui forment la majorité dans l'innombrable armée des saints.

L'Eglise en produit dans toutes les positions sociales.

Dans ce peuple des humbles qui ne fut longtemps qu'un fumier, elle a fait germer d'incomparables fleurs d'âmes. Vous trouvez dans son calendrier des agriculteurs comme S. Isidore et S. Hilaire d'Arles ; des boulangers comme S. Paul qui devint évêque de Verdun ; des bergers comme S. Marc, mis à mort à Claudiopolis, en Bithynie, vers l'an 300 ; des cordonniers comme les saints Crépin et Crépinien, comme S. Porphyre de Gaza, comme S. Dieudonné ; des charbonniers comme S. Alexandre de Comane ; des charpentiers comme S. Jean de Lycopolis ; des contremaîtres comme S. Pasicius ; des cuisiniers comme S. Euphrosinos ; des forgerons comme S. Ménigue ; des jardiniers comme S. Phocas de Sinope ; des meuniers comme S. Ours et S. Aimé de Remiremont ; des maçons comme S. Antonin ; des orfèvres comme S. Andronicus d'Antioche, S. Anastase et notre illustre S. Eloi ; des tisserands comme S. Sévère, S. Zénon de Majama et S. Julien d'Edesse ; des tailleurs de pierre comme les saints Claude, Nicostrate, Castor et Symphorien ; des vanniers comme les saints Paul de Thèbes, Macaire l'Ancien, Dorothée, Arsène, Hilarion, Théodore d'Antioche et Martinien ; des centaines d'autres artisans et ouvriers de tous les métiers. Preuve que l'Eglise, comme Dieu, ne fait acception de personne et qu'à ses yeux il y a des humbles qui s'élèvent aux plus hauts sommets.

* *

Arrêtons-nous ici, m. f., et terminons ces réflexions motivées par cette grande fête de tous les saints.

Ce qu'il nous faut admirer avant tout, c'est cette fécondité miraculeuse de notre Eglise. Elle a toujours produit des âmes soumises à la loi et à la grâce de Dieu jusqu'à l'héroïsme. Par ses héros et ses héroïnes, le Christ vit réellement en elle, toujours présent et agissant par son Esprit.

Autre constatation non moins frappante ; ses saints n'appartiennent pas à une classe privilégiée ; ils appartiennent à toutes les classes, aux plus hautes, aux plus basses, aux plus nobles, aux plus humbles, aux plus riches, aux plus communes, aux plus pauvres.

Soyons donc fiers d'être catholiques. Nous appartenons à une société qui n'a pas sa pareille au monde et qui est bien, selon la parole du Maître, le sel de la terre et la lumière du monde.

Et puis, marchons sur la trace des innombrables modèles de vertu et de vie qu'elle offre à notre admiration. Qui que nous soyons, il en est qui ont eu la même destinée que nous ; ce qu'ils ont fait pour se sanctifier, ne pouvons-nous le faire ?

A l'œuvre donc, et qu'ils daignent, ces glorieux élus, nous bénir du haut du ciel, nous aider dans nos efforts, nous soutenir dans nos combats et nous attirer à eux dans le séjour de la vie éternelle qu'ils ont si vaillamment conquis. Ainsi soit-il.

POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

1

QUELS SONT CEUX QUI VONT EN PURGATOIRE

Mes frères,

Puisque nous voilà dans ce mois de novembre où l'Eglise nous rappelle le souvenir de nos morts et nous demande de prier pour eux, parlons, si vous le voulez bien, de ces chères âmes qui ont quitté la terre et dont le sort est pour nous un mystère plein, tout à la fois, d'angoisse et d'espérance.

Que sont-elles devenues après leur départ pour l'autre monde ? — Trois routes se sont ouvertes devant elles à l'heure suprême : l'une aboutit au ciel, la dernière à l'enfer, l'autre, qui est une voie intermédiaire, au purgatoire. Il faut être absolument pur pour aller au ciel ; il faut être mortellement coupable pour aller en enfer. Quelles sont les âmes qui vont en purgatoire ? C'est là une question qui nous intéresse au suprême degré, tous tant que nous sommes, soit que nous pensions à nos chers disparus, soit que nous pensions à nous-mêmes qui, comme tous ceux qui nous ont précédés dans l'Au-delà, sommes appelés à quitter aussi, un jour ou l'autre, cette terre qui n'est pour nous que le vestibule d'un autre monde.

Je vous apporte une réponse à cette question, réponse qui vous éclairera sur ce que sont devenus ceux que vous pleurez, et aussi, surtout peut-être, sur ce que vous avez à faire en cette vie pour assurer votre avenir éternel.

I

Qui fait le mal doit être puni ; qui cherche et goûte un plaisir défendu, charnel ou spirituel, de sensualité ou d'orgueil, peu importe, doit endurer, pour que son âme soit remise en équilibre, une souffrance correspondante au plaisir et à la faute. C'est là affaire de justice, et la sagesse de Dieu l'a voulu ainsi pour que la crainte du châtiment nous soit un frein contre l'entraînement des passions.

Le purgatoire est le lieu de cette punition et de cette souffrance, le lieu où l'âme rétablit son équilibre et, par la vertu de l'expiation, retrouve en même temps sa pureté.

Quiconque a péché, eût-il reçu le pardon de son péché, s'il n'a pas satisfait en ce monde, devra satisfaire dans l'autre. Telle est l'inexorable loi. Tout ce que nous faisons de mal, ou même de

simplement imparfait, sera pour nous une source de peines, si ce n'est ici-bas, dans l'au-delà, car le ciel n'accueille que des purs et des justes.

Vous avez commis une faute grave, une série de fautes graves. Vous avez été de longues années un de ces malheureux que la passion a pris, qu'elle entraîne aux plus basses actions ; endurcissement, faiblesse de la volonté et des sens, habitude, vous avez persévéré dans le mal jusqu'au bord de l'abîme. Au dernier instant, Dieu vous a fait la miséricorde de vous pardonner : dites-vous que vous subirez, dans le purgatoire, les peines dues à votre conduite, que vous n'y échapperez pas, et que vous paierez, comme il est écrit, jusqu'au dernier denier.

Vous avez vécu une vie vertueuse, que dis-je ? sainte. Vous avez dominé vos instincts ; vous avez obéi à la loi divine ; vous avez fait à votre prochain tout le bien qu'il vous était possible de lui faire ; vous avez pardonné les offenses dont il s'est rendu coupable envers vous ; vous avez prié, jeûné ; vous vous êtes mortifié ; mais il est une faute légère qui n'a pas reçu son compte de satisfaction : ce compte, vous le réglerez dans le purgatoire, et dites-vous que vous n'y échapperez pas et que vous paierez, comme il est écrit, jusqu'au dernier denier.

La jouissance de la vision béatifique est à ce prix ; il faut qu'il n'y ait plus aucun obstacle entre Dieu et vous, donc, répétons-le, ni tache ni dette ; d'où il suit que tous les *tachés* et tous les *endettés* seront retenus dans l'exil douloureux jusqu'à ce que soit effacée la dernière tache, payé le dernier denier de la dette.

Je trouve dans la *Montée du Carmel* de S. Jean de la Croix une comparaison frappante de la nécessité de cette purification totale pour être uni à Dieu. « Si un rayon de soleil, dit-il, vient à frapper une vitre pleine de défauts ou couverte de vapeurs, il ne pourra la faire briller, ni la pénétrer de sa lumière, comme il le ferait si le verre était pur et exempt de toute tache. La faute n'en est pas au rayon, mais bien à la vitre, car si elle était d'une entière limpidité, le rayon lui transmettrait sa lumière au point de la rendre elle-même semblable au rayon, et capable de projeter la même clarté. » (L. III, c. v). Ainsi, pour que la splendide lumière de l'essence divine se communique à l'âme, il faut que l'âme ressemble à ce cristal sans tache. Qu'elle soit pure, dépouillée et séparée de tout ce qui n'est pas Dieu, et elle sera pénétrée par la lumière de Dieu, comme la vitre l'est par le rayon.

C'est dans cette limpidité admirable que s'inaugure et se poursuit la vision béatifique. Que faut-il pour voir Dieu ? — « Etre pur et mourir, » répondait Socrate. — « Mourir et être pur, » répond la théologie. La même idée est exprimée, sous une forme négative, mais peut-être encore plus claire, par la parole divine : « Rien d'impur n'entrera dans le ciel. »

La pureté absolue de l'âme est donc requise de fait pour l'entrée au ciel. Rigueur qui se comprend. Le ciel, c'est la vision de Dieu, la vie proche de lui, la vie en lui. C'est la société avec l'Etre parfait. Comment imaginer que l'imparfait puisse cohabiter avec la pureté substantielle ? N'est-ce pas une loi qu'il n'y a de communauté possible, d'alliance, d'harmonie et de fusion que du semblable avec du semblable ? Y a-t-il place pour l'ombre dans la lumière absolue, pour le mal dans le bien absolu ? Il est donc nécessaire, et je dirai fatal, que toute trace du mal ait été effacée de l'âme qui se présente à la porte du paradis. Tant qu'elle est entachée de quelque souillure, si légère soit cette souillure, ne fût-elle que la plus mince couche de poussière, ne fût-elle même que la maculature la plus étroite et la plus décolorée, cette porte doit lui rester close effectivement et obstinément.

Il n'y a donc, pour entrer directement au ciel, que les martyrs et les saints, et encore faut-il dire les plus grands saints, car, même dans cette élite sublime, n'en est-il pas en qui quelques taches subsistent, ou du moins qui n'ont pas encore payé toutes leurs dettes à la justice ? Les autres, tous les autres devront subir l'inévitable purification, d'où il suit que la presque universalité des âmes sauvées devront passer par le purgatoire.

Le purgatoire, dit S. Thomas, « est un lieu où les âmes qui, à la mort, sont en état de grâce, doivent, durant un certain temps, s'acquitter de la peine qu'il leur reste à payer et qui est due à leurs péchés remis par la contrition et la pénitence quant à la coulpe et à la peine éternelle. » Quelles sont les âmes sans péché ? Où sont celles dont la contrition et la pénitence ont payé toute la dette ? Il résulte donc de cette définition même que tous ou presque tous nous devrons passer par ce lieu des purifications forcées.

« Parmi ceux qui se sauvent, écrit S. Basile, la plupart emportent d'ici-bas quelques éclaboussures du siècle qu'il faudra laver et quelques blessures qu'on devra guérir. » Lactance et S. Jean Chrysostome enseignent que les saints eux-mêmes ne sont pas dispensés de la terrible épreuve.

Donc ceux-là iront en purgatoire qui, à l'heure de leur mort, ne se trouveront pas devant Dieu absolument sans tache ; ceux qui, sans considérer les biens terrestres comme leur dernière et suprême fin, y furent cependant attachés jusqu'à leur dernier soupir ; ceux dont la volonté, manquant de rectitude, se sera portée si peu que ce soit hors de la voie de la justice ; ceux qui, sans être de grands pécheurs, gardent sur la conscience le poids et l'attache de quelques fautes légères ; ceux dont les fautes légères ou graves n'ont pas été expiées ; ceux qui, sans être les ennemis de Dieu, ne sont pas tout à fait ses amis ; ceux qui, ayant reçu l'absolution, ont manqué de courage et ne se sont pas condamnés à la pénitence compensatrice ; ceux qui, convertis de la dernière heure, ont eu l'inestimable chance d'être pardonnés, mais dont les anciennes et longues souillures ne sont pas effacées.

Iront en purgatoire les âmes qui n'ont pas assez

désiré le ciel et la vision de Dieu. Un saint Jésuite révéla à ses compagnons qu'il avait été retenu pendant quelque temps en purgatoire, parce qu'à sa mort il n'avait pas désiré Dieu comme il le fallait. Dans le quatrième livre des révélations de sainte Brigitte, celle-ci parle d'une troisième région du purgatoire qui lui fut montrée : il n'y avait nulle peine du sens, mais seulement celle du dam, et il lui fut dit que les âmes y étaient détenues pour n'avoir pas eu, pendant la vie, un ardent désir de voir Dieu. Réelles ou imaginaires, ces révélations expriment une vérité : il est évident que le cœur de celui qui n'a qu'un désir médiocre de voir Dieu n'est pas tout entier à lui.

Vous irez en purgatoire, âmes très bonnes et très pures, mais qui pourtant ne fûtes pas parfaites ; le ciel n'admet pas l'imperfection.

Vous irez en purgatoire, âmes médiocres dont la générosité fut par trop limitée et qui, sans tomber dans des crimes, certes, avez pourtant gardé une part de vous-mêmes pour vous-mêmes et mesuré vos élans ; le ciel n'admet que des âmes toutes à Dieu.

Vous irez en purgatoire, pécheurs dûment confessés et repentis, qui avez manqué d'énergie, qui avez eu peur de souffrir pour expier, ou qui n'en avez pas eu le temps ; le ciel n'admet que des âmes libérées de toute dette morale.

Vous irez en purgatoire, vous tous qui, plus ou moins fidèles et pieux, négligez de satisfaire en cette vie à la justice de Dieu. C'est avec le jeûne, l'aumône, la prière, la messe, les indulgences qu'il nous est offert de payer nos dettes, et encore, quand nous les payons, devons-nous être en état de grâce. Vous vous dérobez à ces compensations nécessaires, vous n'éviterez pas l'expiation fatale.

Vous irez en purgatoire, vous qui ne savez pas, ou plutôt qui ne voulez pas retenir votre langue ni brider et mortifier votre sensualité, qui vivez et vieillissez dans la négligence. Il vous faudra faire votre compte, tout apurer et solder jusqu'à la dernière obole.

Vous irez en purgatoire, religieux et moniales qui, sans avoir commis de fautes graves, avez pourtant violé quelquefois, au moins un peu, vos obligations de pauvreté, d'obéissance, de charité et de silence. Vous-mêmes, les consacrés, les saints de Dieu, vous qui purifiez vos frères et qui offrez la Victime divine pour les prisonniers de l'au-delà, vous-mêmes vous partagerez leur sort, si vous partagez leurs faiblesses.

Fautes légères contre la charité, l'humilité, la patience à l'égard du prochain ; paroles inconsidérées et légèrement critiques contre l'autorité, petites médisances, humiliations infligées aux petits, aux délaissés, aux inférieurs, autant de fagots pour le feu du purgatoire.

Temps inutilement perdu, paresse et négligences répréhensibles, attaches aux créatures dans un léger oubli de Dieu, faiblesses de caractère, mollesse dans l'effort obligatoire, concessions par lâcheté aux erreurs du monde, légers abus des grâces, autant de fagots pour le feu du purgatoire.

D'après ces principes, il semble que l'on fait, au purgatoire, des rencontres dont quelques-unes sont assez surprenantes, mais aussi assez consolantes.

II

Il semble bien, m. f., nous l'avons dit, que presque toutes les âmes doivent passer par le lieu des purifications d'outre-tombe. Si nous en croyons le P. Lejeune, il aurait été donné à S. Bernard de voir de ses yeux le sort éternel de toutes les âmes qui, dans l'intervalle de deux jours, comparurent devant Dieu. Quatre vingt mille furent jugées dans les quarante-huit heures. Or trois seulement parmi les adultes furent sauvés le premier jour ; deux le second jour. Et pas un seul n'alla au ciel directement [1].

Un grand nombre de visions semblables nous sont rapportées dans la vie des saints. Je sais bien qu'en garantir l'objectivité absolue serait quelque peu imprudent, mais elles sont conformes à la raison. Il faut reconnaître que l'immense majorité des humains subit les peines du purgatoire.

On y rencontre les âmes qui, tout en ayant été vertueuses, n'ont pas été assez pures ; mais d'autres s'y rencontrent encore : des âmes de pécheurs avérés et qui semblèrent impénitents jusque dans les bras de la mort. Il y a des coups de grâce subits qui éclairent et réconcilient au dernier des derniers instants. Sur cette extrême limite de la vie, le sang du Christ parle plus fort ; l'ange gardien redouble d'efforts pour sauver son protégé ; toutes les supplications de la Vierge et des saints, toutes les prières, toutes les larmes, toutes les bonnes œuvres du mourant et de ceux qui l'ont saintement aimé, font bloc, pèsent et entraînent [2].

Ne désespérons jamais. « Il s'est perdu, ce semble, dit Mgr Besson, ce fanfaron de l'impiété moderne, il s'est perdu à jamais, ce semble, dans la compagnie des pervers qui ont raillé sa foi, corrompu ses mœurs, éloigné de lui, à la dernière heure, le prêtre et les sacrements, obtenu une signature pour enfouir son corps dans une terre profane. L'Eglise pleure sur ces scandaleuses funérailles dont elle a été écartée ; l'Eglise tremble, comme une mère, pour cette âme qu'elle n'a pu ni visiter, ni éclairer, ni réconcilier avec son Dieu ; l'Eglise se désole, comme Rachel, mais elle ne refusera pas de m'entendre quand je lui dirai : « Consolez-vous ; ce fils que vous pleurez n'est

[1] Sainte Thérèse écrit que, parmi les âmes innombrables que Dieu lui montra sortant de ce monde, elle n'en vit que trois seulement monter au ciel tout droit. Les autres s'engloutissaient dans la terre pour en ressurgir sous des formes lumineuses après la purification dans le feu des larmes.

[2] A la reine Marie-Amélie, désolée en pensant à l'état d'âme du duc d'Orléans, mort dans un affreux accident de voiture, le P. de Ravignan disait : « Aucune borne, aucune impossibilité n'est placée ici-bas entre la grâce et l'âme, tant qu'il reste un souffle de vie. Il faut toujours espérer et adresser au Seigneur d'humbles et persévérantes prières. On ne saurait dire jusqu'à quel point elles peuvent être exaucées. De grands saints et de grands Docteurs ont été bien loin en parlant de cette efficacité puissante des prières pour des âmes chéries, qu'elle qu'ait été leur fin apparente. Nous connaîtrons un jour ces ineffables merveilles de la miséricorde divine ; il ne faut jamais cesser de l'implorer avec une profonde confiance. »

peut-être pas perdu pour toujours. Peut-être a-t-il détesté son crime et vous a-t-on caché son repentir. Peut-être quand ces anges de Satan croyaient livrer la pauvre âme à leur maître ténébreux, cette âme est-elle échappée à Satan et à ses anges, par un acte de vive contrition que le cœur a conçu, mais que les lèvres déjà fermées n'ont pu rendre. Peut-être Dieu, voyant au fond de cette âme le germe du repentir, s'est-il hâté de fermer les sens, et, la fixant par la mort dans la voie du salut, l'a-t-il jetée avec ces germes bénis dans le purgatoire, où elle achèvera sa sanctification par les souffrances qu'il lui fait aimer. » Et l'éloquent évêque ajoute : « Espérez, ô Sainte Eglise, espérez ; le purgatoire vous garde, j'en ai la confiance, des âmes qui vous appartenaient dans le schisme et dans l'hérésie, des âmes qui vous ont appartenu seulement à leur dernier soupir, des âmes qui se sont envolées, à ce dernier moment, des mains de l'oiseleur infernal, et qui ont chanté dans le purgatoire le cantique de leur délivrance éternelle[1]. »

C'est là plus qu'un espoir, c'est une pieuse croyance, croyance légitimement fondée sur la connaissance de l'infinie miséricorde de Dieu. Croyance consolante. Elle fait perdre au purgatoire son aspect lugubre et cruel, et le montre comme un supplément des sacrements de pénitence et d'extrême-onction ou comme un dernier baptême[2].

Tout cela est vrai ; mais combien il est plus sage de se mettre en garde par une vie parfaite et par la pénitence, contre des risques de si grave conséquence !

Mieux vaut que ton purgatoire
Endurer peine transitoire,

nous dit un personnage du moyenâgeux *Triomphant Mystère des Apôtres*. En deux versiculets, c'est la doctrine véritable.

Jésus nous dit dans S. Luc : « Pourquoi ne discernez-vous pas de vous-mêmes ce qui est juste ? Lorsque tu vas avec ton adversaire devant un magistrat, tâche en chemin de te dégager de lui, de peur qu'il ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre à l'officier de justice, et que celui-ci ne te jette en prison. Je te l'affirme, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole. » (Luc, xii, 58-59).

C'est une parabole. Le chemin c'est la vie présente. Le magistrat, c'est Dieu, vers qui nous nous dirigeons et devant qui nous nous trouverons face à face à la mort. Le juge, c'est le Christ que le Père a constitué l'Arbitre universel, avec pouvoir et droit de condamner ou d'absoudre. L'adversaire, c'est la loi divine et c'est la conscience où cette loi est inscrite, l'une et l'autre témoins contre nous au jugement. Jésus nous avertit qu'il vaut mieux composer avec elles pendant que nous sommes ici-bas, où il est facile d'obtenir la rémission des peines dues au péché, plutôt que de tout remettre à l'autre monde, où la sanction sera plus terriblement sévère[1].

Il existe donc quelque moyen d'échapper. Nous pouvons faire notre purgatoire ici-bas. Nous le pouvons et nous y sommes même positivement invités.

Le premier moyen qui nous est offert, c'est la souffrance morale et physique. Supporter la souffrance avec patience, avec soumission, avec l'idée, le désir et la volonté de purifier son âme de ses souillures en rendant à l'ordre ce qu'on lui a ravi indûment, c'est expier dès ce monde ce qu'il faudrait autrement expier dans l'autre. Comme le feu purifie l'or, la souffrance purifie l'âme.

Dieu met quelquefois à la disposition des pécheurs et des saints eux-mêmes un autre moyen de faire leur purgatoire sur terre : ce sont des tentations extraordinaires qui forcent l'âme à une lutte longue et acharnée, à une lutte héroïque. L'âme tentée, pour ne pas succomber, se raidit, souffre un martyre intérieur atroce, mais finalement triomphe. Elle a passé comme dans le feu d'une fournaise ardente, elle a été purifiée par là et nettoyée de l'alliage terrestre incorporé à sa substance. La tentation, qui est une souffrance aussi, a été le creuset où elle a trouvé la netteté qui appelle et vaut la couronne.

Le troisième moyen, c'est à l'heure de la mort un acte de charité parfaite : l'acte de charité parfaite dans le martyre où l'être humain donne tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, son corps, ses douleurs et sa vie même, pour attester qu'il met sa foi au-dessus de tout et qu'il aime Dieu par-dessus tout, plus que tout, plus que lui-même ; l'acte de charité parfaite qui se traduit par un élan d'amour pur, désintéressé, oublieux de soi, qui ne voit que Dieu et qui se jette éperdument en lui. Le sang lave toutes les souillures ; l'amour brûle toutes les traces du péché.

* *

« Il en coûte beaucoup à Notre-Seigneur, dit le Bienh. Eymard, de mettre les âmes en purgatoire ; il le fait parce que sa justice l'exige, mais il en coûte à son amour. » C'est cet amour qui a multiplié les moyens d'affranchissement et d'évasion. Nous en profiterons pour nous et pour tous ceux de nos bien-aimés qui attendent de nous le soulagement et l'abréviation de leurs peines. Ainsi soit-il.

II

AU SECOURS DES AMES DU PURGATOIRE

Mes frères,

C'est aussi notre foi que les vivants peuvent soulager les morts, ceux d'entre les morts, du moins, qui ont besoin de soulagement. Il va de

[1] Mgr Besson, *Le mystère de la vie future*.

[2] A sainte Gertrude le Seigneur dit dans une vision : « Lorsque je vois à l'agonie ceux qui se sont souvenus quelquefois de moi avec douceur et plaisir, ou qui ont fait quelque œuvre méritoire, je leur apparais avec un visage si plein de bonté et de miséricorde, et qui me rend si aimable qu'aussitôt ils se repentent par amour jusqu'à la moelle la plus intime de leur cœur, de m'avoir offensé, et aussi, par une telle pénitence, ils obtiennent le salut. »

[1] Bellarmin, *De Purgat.*, l. I, c. vii.

soi que nous n'avons aucun secours à porter aux élus ; ils sont en possession du bonheur définitif et parfait ; il va de soi encore que nous ne pouvons rien pour les réprouvés, condamnés à des supplices sans rémission. Mais parce que tous les liens ne sont pas brisés entre nous et qu'elles appartiennent comme nous au corps mystique du Christ, nous savons que nous pouvons faire participer les âmes du purgatoire aux biens spirituels de l'Eglise et que ces âmes voient leurs peines diminuées d'intensité et de durée grâce à notre intervention pieusement fraternelle.

Heureuse position du chrétien vis-à-vis de ses morts : « Ton fils ne pourra rien pour toi ! » s'écriait la veuve d'Hector, dans Homère, en se lamentant sur la mort du héros tué par Achille. Ces paroles d'un amour désespéré qui ne croit pas que l'on puisse aider ni soulager les morts, donnent le frisson. Le chrétien, lui, croit et sait qu'il peut encore quelque chose.

Ce pouvoir résulte du dogme de la *Communion des Saints,* dogme d'après lequel tous ceux qui sont attachés à Jésus-Christ ne forment qu'un seul corps, dont les membres vivent de la même vie et se rendent de mutuels services. Corps immense et magnifique ! Sa tête s'élève par delà les nues, ses pieds touchent aux abîmes et ses membres sont répandus sur la terre partout où il y a des fidèles. L'Esprit-Saint est son âme et l'anime ; et c'est en lui et par lui que s'exercent ces influences réciproques qui peuvent avoir et qui ont effectivement un retentissement dans les trois mondes ou, si vous l'aimez mieux, dans les trois Eglises du ciel, du purgatoire et d'ici-bas.

Nous n'avons pas à montrer dans cette instruction comment les saints du ciel sont en relation avec nous, ni comment nous sommes en relation avec eux. Notre but sera atteint quand nous aurons montré comment l'Eglise de la terre, celle à laquelle nous appartenons actuellement, peut être utile et bienfaisante à l'Eglise souffrante, c'est-à-dire aux âmes des morts qui n'ont pas encore satisfait pleinement à la justice divine.

I

Quand nous avons perdu quelqu'un de notre famille ou du cercle de nos amis, nous n'épargnons rien pour honorer sa dépouille mortelle. Nous achetons des fleurs fraîches et nous en jetons à pleines mains sur sa couche funèbre. Nous voulons que son dernier lit soit un riche cercueil de beau et solide chêne, ouaté et capitonné en dedans. Nous entassons encore des fleurs en bouquets ou en couronnes sur le char qui l'emporte à sa définitive demeure. Un corbillard attelé de chevaux richement caparaçonnés le traînera au cimetière, car c'est « une classe » élevée que nous demandons aux Pompes funèbres. Nous lésinerons peut-être avec l'église et le clergé, mais nous exigerons le plus de cloches possible et le luxe extérieur y sera exceptionnel. Il faut qu'on dise que notre défunt a eu un bel enterrement ! La tombe, au surplus, sera en rapport avec le décor : elle sera en pierre ou en marbre et elle attirera les regards du passant. On blâme ce déploiement ostentatoire, on a en partie raison : il est généralement inspiré par la vanité. Pourtant, si l'inspiration en vient du cœur et si l'on n'y met pas d'excès, il n'y a qu'à approuver. Rien ne doit nous être plus cher et plus sacré que nos morts ; l'Eglise elle-même honore leur dépouille de fils de Dieu et de rachetés. Elle l'encense et elle la conduit au champ du grand repos en la faisant précéder de la croix d'argent. Donc pensons à entourer d'honneurs le corps de nos défunts, c'est légitime et commandé.

Mais que faisons-nous pour leur âme ?

Trop souvent, rien.

Le corps est-il donc tout dans l'être humain ? Est-ce à lui seul que nous étions attachés ? Ou bien sommes-nous tellement démunis et malheureux que nous ne puissions rien pour ce qui est tout l'homme, je veux dire pour l'esprit immortel que la mort a fait s'envoler dans un autre monde ?

Le chrétien sait bien, au contraire, qu'il possède des moyens infaillibles de secourir l'âme des disparus. Comme les autres, il entoure d'honneurs leurs restes ; il les pleure ; il n'oubliera pas d'orner leurs tombeaux ; mais quand ses larmes ont séché, quand ses fleurs se sont fanées, sa tendresse fidèle n'est ni désarmée ni impuissante. C'est là notre plus chère consolation, à nous, dans nos deuils cruels. Alors même qu'ils ne sont plus, comme on dit, nous pouvons encore quelque chose pour nos aimés. Persuadés que bien peu vont directement en paradis, que presque tous, tant est grande et universelle l'humaine fragilité, doivent passer par le creuset de douleur et de purification, nous demandons avec instance à l'Eglise par quels moyens nous pourrions leur être utiles et bienfaisants. Les moins instruits d'entre nous connaissent l'encourageante et consolante doctrine qu'elle nous enseigne.

II

Si les âmes du purgatoire sont reléguées temporairement dans une sorte de prison, il n'est pourtant ni mur d'airain ni gardien farouche qui nous interdisent de leur porter secours. Ce sont des captifs, mais nous pouvons les visiter ; ce sont des enchaînés, mais nous pouvons briser leurs fers ; ce sont des exilés, mais nous pouvons entretenir avec eux une correspondance assurée et aussi fréquente que nous voulons. Dieu nous a laissé cette précieuse consolation ; nous pouvons, si nous le voulons, leur être utiles et bienfaisants.

« Le fossé n'est pas infranchissable de la terre au purgatoire, nous dit un théologien [1], ni du purgatoire à la terre ; ou plutôt le fossé n'existe pas. Il y a une circulation incessante qui va de nous à eux, d'eux à nous ; des échanges précieux se font entre frères des deux côtés. »

Et voici comment il explique cette belle et consolante idée : « Ces échanges de biens, cette circu-

[1] Mgr Chollet.

lation de vie a son principe d'abord dans la similitude de nature. Ils sont de notre race, enfants d'Adam comme nous, doués d'une âme comme la nôtre. Or, entre enfants d'une même famille, il y a une naturelle et nécessaire solidarité. L'honneur des parents est transmis aux enfants, comme un héritage, et que le fils se distingue par une action d'éclat, les rayons de sa gloire enveloppent le père et la mère. Les crimes déshonorent pareillement plus que leurs auteurs, et leur honte fait rougir les frères, le père, les enfants du criminel. Cette solidarité s'étend autant que les liens de famille, de patrie et de race. Les exploits d'une poignée de soldats relèvent l'honneur de toute une nation. Tous les hommes ne forment aux yeux de Dieu qu'une patrie, qu'une famille : il y a une solidarité entre eux.

« Or qui dit solidarité dit échange. Des personnes solidaires sont responsables l'une pour l'autre, peuvent par conséquent payer leurs dettes mutuellement. Dans la sphère de la solidarité, l'une peut remplir les obligations de l'autre, et la décharger ainsi.

« En vertu de cette solidarité humaine, dans toute société le riche peut payer les dettes du pauvre. Or l'homme est âme en même temps que corps : il a des dettes d'âme aussi bien que des obligations matérielles. Si un homme peut éteindre celles-ci à la place d'un autre homme, pourquoi ne pourrait-il pas avec ses biens spirituels, c'est-à-dire avec ses mérites, solder les dettes d'âme de son frère ? »

Voilà donc une première et bonne raison.

A un autre point de vue, les âmes chrétiennes forment une société, c'est-à-dire une association d'esprits unis entre eux par une même obéissance à un même pouvoir. Ce qui doit se passer et se produire dans l'ordre politique, se passe et se produit ici. Dans l'ordre politique, que des peuples, si éloignés qu'on les suppose, reconnaissent la même autorité, tels par exemple, les Dominions soumis au gouvernement de l'Angleterre, ils forment entre eux un empire. De même, dans l'ordre religieux, les fidèles de la terre, qui forment l'Eglise militante, les âmes douloureuses du purgatoire, qui forment l'Eglise souffrante, et le nombre incalculable des Bienheureux qui forment l'Eglise triomphante, reconnaissant unanimement comme chef le même Jésus-Christ, ces citoyens de trois royaumes, si je puis m'exprimer ainsi, forment une seule et même société religieuse. D'où il suit naturellement que ces citoyens d'une même société ne sont pas étrangers les uns aux autres et qu'ils sont encore solidaires. C'est là une autre solidarité plus large qui entraîne les mêmes conséquences.

Ce n'est pas tout : la vérité de ce principe, qui apparaît avec tant d'éclat dans l'ordre naturel, se montre dans l'ordre surnaturel, avec plus de force et de splendeur encore. La solidarité y est plus étroite mille fois, car la grâce fait de l'ensemble des chrétiens plus qu'une société familiale, un corps mystique d'une unité si étroite que le mot fraternité n'en peut traduire la perfection. C'est l'unité de la vigne et des rameaux dans lesquels coule une même sève ; c'est l'unité d'un même corps dans lequel court un même sang et qu'anime un même souffle. On conçoit, grâce à ces images évangéliques, quels profonds échanges peuvent s'établir entre les âmes chrétiennes sanctifiées par la grâce, et, par conséquent, l'intense circulation qui ne cesse de courir de la terre au purgatoire, nous allons voir tout à l'heure de quelle manière et par quelle voie [1]. Il est donc possible de soulager les âmes exilées et gémissantes au séjour de l'expiation.

Elles-mêmes, ces âmes en peine, ne nous appellent-elles pas à leur secours ? Nos auteurs mystiques le croient. Ces âmes, nous disent-ils, apparaissent aux vivants, ou du moins leur font, par des signes divers, comprendre leur détresse. « Elles se présentent toujours, nous disent-ils, dans une attitude qui excite la compassion, tantôt sous les traits qu'elles avaient de leur vivant ou à leur mort, avec un visage triste, des regards suppliants, en habits de deuil, avec l'impression d'une douleur extrême ; tantôt comme une clarté, une nuée, une ombre, une figure fantomatique quelconque, accompagnée d'un signe ou d'une parole qui les fait reconnaître. D'autres fois, elles accusent leur présence par des gémissements, des sanglots, des soupirs, une respiration haletante, des accents plaintifs. Souvent elles apparaissent environnées de flammes entre les mains de démons qui s'acharnent à les tourmenter. Parfois elles adressent des reproches sévères à ceux qui devraient les secourir [2] » et qui ne le font pas.

Ces mêmes auteurs nous disent encore qu'« une autre sorte de révélation se fait par des coups invisibles que reçoivent les vivants, par des bruits de voix, par des pressentiments, par une sorte d'obsession suppliante [3]. » Ils apportent, au surplus, la confirmation de ces phénomènes étranges par le récit de faits innombrables, observés à toutes les époques et dans tous les pays. Un certain nombre de ces faits sont évidemment inventés ou controuvés, imaginaires, chimériques, illusoires, interprétations merveilleuses de simples incidents naturels, transposition dans le domaine surnaturel des rencontres fortuites que produit quelquefois le hasard. Il y en a tant cependant, de ces faits extraordinaires, qu'on ne peut légitimement les révoquer tous en doute. La part faite à l'imagination, à la suggestion, à l'exagération, aux fiévreuses hallucinations de la superstition et de la douleur, il en reste assez pour impressionner le plus indépendant des esprits.

Ajoutons que ces signes fussent-ils dénués de

[1] Ce dogme explique les épreuves des saints. Tous les saints, sans exception, sont des victimes cruellement frappées. C'est qu'ils ne souffrent pas seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour les pécheurs. Par leurs souffrances, ils rétablissent un équilibre rompu. De même, le moine qui jeûne et prie dans la solitude, la religieuse qui voue sa vie entière aux malheureux. Leurs mérites sont réversibles sur leurs frères et sœurs en Dieu, qu'ils vivent encore ici-bas ou qu'ils expient leurs fautes en purgatoire.

[2] Ribet, *Mystique divine*, t. II, p. 129-130.

[3] *Ibid.*

toute réalité objective, il est trop naturel que les âmes qui souffrent désirent le rafraîchissement, la lumière et la paix, et implorent ces biens de ceux qui peuvent les leur procurer, pour que l'on puisse hésiter raisonnablement à croire aux supplications qu'elles nous adressent de leur douloureux au-delà.

Comment y répondre ?

III

Le P. Ventura fut un prédicateur d'un talent assez inégal, mais qui ne laissait pas de trouver quelquefois des images saisissantes et qui éclairent vivement la doctrine. Voici comment, en faisant appel à l'Ecriture, il explique notre position au regard des âmes du purgatoire.

« Il est raconté, dit-il, au Livre de Daniel, que le roi des Perses Darius avait fait une loi dont la violation emportait la peine d'être exposé aux lions et d'en être dévoré. Le prophète Daniel, adorateur du vrai Dieu, ne pouvant se soumettre à cette loi païenne, fut accusé comme violateur de la volonté royale. Le roi l'aimait : il fut désolé d'entendre qu'il venait d'être accusé d'un crime qui allait l'amener à être jeté dans la fosse aux lions. Que faire ? Pour ne pas se mettre en opposition avec la loi, autrement dit avec sa justice, il consentit à ce que le prophète fût enfermé dans la fosse. Seulement, en le laissant partir, il lui dit : « Daniel, serviteur de Dieu, va tranquille. Ce que je ne puis faire, moi, sans blesser ma justice, j'ai confiance que le Dieu que tu adores le fera, et il te délivrera dans sa miséricorde. »

Notre prédicateur fait alors cette application : « Dieu, en voyant les âmes des fidèles se présenter à lui entachées de péchés, endettées envers sa justice, ne peut les admettre dans son royaume ; il est obligé de les envoyer dans la prison de l'épreuve ; mais il le fait avec peine. Aussi dit-il à ces âmes en les envoyant au purgatoire : « Allez ! ce que je ne puis faire à cause de ma justice, un autre Dieu le fera. »

Quel est donc ce Dieu autre que Dieu ?

Notre prédicateur répond hardiment : « Ce Dieu, c'est Pierre (c'est-à-dire l'Eglise), auquel il a été donné de tout délier au ciel et sur la terre. Ce Dieu, c'est toute âme fidèle, tout bon chrétien qui est uni à Pierre par l'unité de la foi et de la grâce. Ce Dieu, c'est vous, ajoute-t-il en s'adressant à son auditoire. Dieu vous a constitués les dieux du purgatoire, comme il constitua Moïse le Dieu de l'Egypte. Comme Moïse, nous avons dans nos mains la verge à l'aide de laquelle nous pouvons faire jaillir la source des rafraîchissements pour désaltérer ces âmes qui sont dans les souffrances. Comme Moïse, nous pouvons, grâce à cette verge miraculeuse, leur ouvrir, au milieu d'un océan de peines, un sentier assuré et leur faciliter l'acquisition du ciel [1]. »

Cette page, dont j'amende un peu le style lâche et redondant, explique du moins clairement le rôle de la miséricorde et de la justice divines dans

[1] *Du Purgatoire.*

ce qu'on pourrait appeler l'économie du purgatoire, et fait comprendre avec une égale netteté de quelle puissance merveilleuse et prodigieuse les fidèles de l'Eglise d'ici-bas sont dotés pour la délivrance de ceux de leurs frères qui expient dans l'au-delà.

D'après la doctrine des conciles de Florence et de Trente, nous pouvons porter secours aux âmes du purgatoire, par voie de suffrages, de cinq manières. C'est, au surplus, la doctrine de S. Augustin et de S. Grégoire, celle de S. Thomas et de toute l'Ecole.

Le premier de ces secours, c'est l'offrande du sacrifice de la messe. Le deuxième, c'est la prière vocale et mentale. Le troisième, c'est les aumônes et les œuvres pies faites aux pauvres vivants au nom des défunts. Le quatrième, les jeûnes, les pénitences et toutes œuvres méritoires faites par les vivants en faveur des morts. Le cinquième, les Indulgences.

Nous entrerons, dans un prochain entretien, dans le détail de la nature et des effets de ces précieux secours. En attendant, soyons-en profondément convaincus : ces diverses satisfactions des vivants en faveur des morts soulagent infailliblement les âmes du purgatoire, et elles valent autant pour elles que pour nous. Ce sont valeurs invariables et non soumises aux fluctuations du change. C'est là une vérité catholique propagée et acceptée dans l'Eglise depuis ses premiers commencements [1], un enseignement qui remonte aux Apôtres eux-mêmes.

Qu'un vivant, par exemple, fasse une œuvre satisfactoire, s'il se l'applique à lui-même, il effacera, je suppose, quatre degrés des peines qu'il devrait subir après la vie ; s'il l'applique à un défunt, il effacera également quatre degrés des peines que le défunt doit subir.

Les suffrages, qu'on le remarque bien, sont une richesse toute personnelle dont celui qui la possède peut disposer comme il l'entend [2]. Il peut, s'il le veut, abandonner ce bien à une seule âme et il peut, s'il le veut, le partager entre plusieurs et même entre toutes. Dieu fait la répartition selon sa sagesse et sa justice.

Il suit de là que si nous avons des tendresses dans l'au-delà ou même seulement un sentiment général de pitié pour les âmes qui souffrent, nous devons nous appliquer aux œuvres satisfactoires.

J'ajoute qu'il serait déraisonnable et peut-être cruel de les abandonner, sous prétexte que les âmes auxquelles on s'intéresse n'en ont plus besoin. Non, il ne faut pas cesser de mériter pour ces pauvres âmes, car nous ne savons rien de positif sur ce qui se passe par delà l'infranchissable mur, et il est possible que même des personnes que nous regardions comme des saints ou des saintes, plus

[1] S. Aug., *De cura pro mort.* ; S. Jean Damasc., *Serm. de Suffr. mort.*

[2] R. P. François de Bénéjac, *Le Purgatoire*, p. 65. — Notons que tout acte surnaturel a un triple effet ; il engendre des mérites, donne une satisfaction et renferme une prière, ce que l'on traduit en théologie par cette formule : tout acte surnaturel a une vertu méritoire, satisfactoire et impétratoire.

chargées de fautes que nous ne pensions, aspirent à recevoir cette rosée de nos mérites terrestres.

* *

Continuez donc à faire pour les âmes du purgatoire l'offrande du saint sacrifice ; continuez vos prières vocales ou mentales ; continuez vos jeûnes et vos pénitences ; continuez à réaliser le gain des Indulgences ; continuez à donner cela généreusement aux pauvres âmes en détresse ; vous y gagnerez encore plus que vous n'y perdrez. Sans doute, vous n'aurez plus ce à quoi vous aurez renoncé. Donner et retenir ne vaut, et vous serez privés des mérites que vos suffrages iront porter à d'autres. Mais l'abandon de vos mérites est lui-même une œuvre méritoire, ne l'oubliez pas, une œuvre de charité magnifique, qui nous donne droit à un accroissement de grâce sur la terre et de gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XLIX

LA TOUSSAINT : LA COMMUNION DES SAINTS

Mes frères,

Lorsque l'automne commence à estomper les horizons de ses brouillards et à joncher le sol de feuilles mortes, au moment où les âmes auraient quelque tendance à s'affaisser mélancoliquement sous le poids des jours gris qui décroissent, ainsi que des attristantes et longues nuits, l'Eglise, pour nous rappeler nos espérances, fait sonner dans tous ses clochers les carillons de la Toussaint La Toussaint ! C'est une des fêtes les plus populaires, parce qu'elle suggère des pensées joyeuses et évoque de nombreux souvenirs.

I

Elle ne date pas des origines du christianisme. Elle n'a été instituée qu'assez tard, mais elle répondait si bien au sentiment de la chrétienté entière, qu'elle a conquis rapidement une importance qui la classe parmi les plus importantes de toutes. Voulez-vous savoir quelles circonstances ont amené sa création ? Pour cela, permettez-moi de vous remener jusqu'aux Catacombes.

Dans les premiers temps du christianisme, lorsque les empereurs romains traquaient les disciples de Jésus, ceux-ci, pour se dérober aux persécutions incessantes, furent réduits à chercher des asiles secrets où ne sauraient les découvrir leurs redoutables oppresseurs. Dans le tuf assez friable des campagnes qui entourent la Ville éternelle, ils creusèrent de longues et obscures galeries, parmi lesquelles ils ménagèrent quelques excavations plus vastes, dont ils firent leurs églises souterraines. C'est là qu'ils s'assemblaient furtivement, pendant la nuit, pour célébrer les saints mystères. Au fur et à mesure que leurs frères mouraient, la plupart victimes de leur fidélité à la foi, c'était là encore qu'ils rapportaient pieusement leurs dépouilles.

Dans le but de leur assurer une sépulture à l'abri de toute profanation, les premiers chrétiens fouillèrent les parois de leurs couloirs et y déposèrent, en les étageant, les restes sacrés. Puis ils fermèrent ces *loculi* par des briques ou des plaques de marbre sur lesquelles étaient gravées des épitaphes pieuses. Lorsqu'il s'agissait d'un martyr, on dessinait à côté de son nom une palme, ou bien on incrustait dans le mur derrière lequel il reposait, une petite fiole de verre, remplie de son sang recueilli, au péril de la vie, par les fidèles qui avaient assisté à son supplice.

Ainsi les chrétiens continuaient-ils, même après la mort, à demeurer parmi leurs frères. On disait la messe, on ordonnait les ministres sacrés, on administrait les sacrements au milieu des tombes qui, dans leur silence glacé, prêchaient — et avec quelle éloquence ! — les devoirs héroïques qui s'imposent à un chrétien. Ceux d'entre vous qui ont pu accomplir le pèlerinage de Rome se souviennent certainement de l'émotion qui nous étreint encore, après dix huit siècles, lorsque nous pénétrons dans ces lieux bénis ou lorsque nous sommes admis à y entendre la sainte messe, que l'on y célèbre, avec une pompe austère, à certaines solennités.

Mais les temps passèrent. Comme le grain de blé, longtemps enfoui dans la terre pendant l'hiver, germe et se développe au printemps en une tige triomphante, ainsi l'Eglise finit par surgir de ses sépulcres, à l'exemple de son Maître ressuscité, et par s'épanouir glorieusement au plein soleil. Bientôt les Catacombes furent délaissées. Ce n'était pas par négligence. Mais les hordes des cavaliers barbares battaient fréquemment la campagne et les Romains n'osaient plus se hasarder au delà de leurs remparts. Peu à peu les entrées s'obstruèrent et il ne resta dans les mémoires que le souvenir, imprécis et lointain, des actes héroïques qui s'étaient multipliés dans ces sombres berceaux de la religion.

Les siècles s'écoulèrent encore. La tranquillité était depuis bien longtemps revenue, lorsque les papes prirent la résolution de faire rechercher l'emplacement précis où reposaient en si grand nombre les premiers témoins de la foi. Après de pénibles recherches, on parvint à découvrir quelques entrées, depuis longtemps bouchées par le sable et la végétation, et l'on descendit dans les galeries. Ce fut une surprise émerveillée lorsqu'on y rencontra tant de reliques, constituées par les corps saints déposés dans l'éternelle nuit des caveaux. Pour ne plus laisser à l'abandon ce trésor précieux de reliques, on décida de les transporter dans le vieux Panthéon qui avait abrité la fausse gloire des dieux païens et qui avait été converti en basilique. La translation fut très solennelle. Aux clartés des torches et au chant des hymnes, les cardinaux et les évêques suivirent l'interminable cortège de cent vingt chariots drapés de pourpre qui contenaient les cercueils bénis et que le peuple romain escortait dans une radieuse allégresse.

L'impression fut telle que le Saint-Siège décida de commémorer chaque année cet événement par une cérémonie spéciale. Plus tard, ce culte public fut étendu, non seulement à tous ceux qui s'étaient endormis dans la paix du Seigneur au fond des Catacombes, mais à tous ceux qui partagent leur gloire dans le ciel. C'est ainsi que s'établit la fête de la Toussaint, qui célèbre les saints officiellement canonisés et tous les justes inconnus que le Seigneur a admis aux honneurs de sa récompense.

Vous savez que ce jour heureux se complète désormais pour nous par une autre solennité non moins touchante. Après avoir exalté les glorieux conquérants des palmes immortelles, nous aimons à évoquer la mémoire d'autres âmes, appelées, elles aussi, au bonheur suprême, mais qui, pour le moment, gémissent encore dans les expiations du purgatoire. Aussi, après les vêpres de la Toussaint, les fleurs disparaissent des autels, les draperies noires succèdent soudain aux ornements dorés, et l'office des morts est psalmodié pour tous les fidèles défunts, avant que les fidèles vivants aillent dans les cimetières se recueillir et prier sur la tombe de ceux qui leur demeurent chers.

L'Eglise, qui a doté la solennité de tous les saints d'une octave, prolonge pendant toute la journée du 2 novembre la supplication pour les âmes souffrantes. Elle permet, depuis quelques années, que chaque prêtre célèbre, ce matin-là, trois messes ; elle accorde une indulgence, analogue à celle de la Portioncule, à quiconque accomplit les formalités prescrites. Et tout cela n'est pas une vaine commémoration, dans le genre de ces apothéoses qui glorifiaient en apparence les empereurs déifiés ou les héros des temps antiques. C'est un geste d'une efficacité certaine, et dont l'utilité s'étend sur les vivants et sur les morts.

En plus de l'hommage rendu à Dieu dans ses saints, le culte des deux premiers jours de novembre soulage les âmes qui achèvent de se purifier dans la souffrance avant d'atteindre aux parvis célestes. Et pour ceux qui luttent encore ici-bas, il obtient de nombreuses grâces. Ainsi s'affirme et se vérifie le dogme de cette union surnaturelle qui lie tous les enfants de Dieu morts ou vivants en une solidarité divine, sous la bénédiction du Père commun.

II

La Toussaint rappelle à notre souvenir ce dogme essentiel que l'on appelle la communion des saints et qui est une des plus touchantes manifestations de la charité du Christ. La grande famille que forme l'Eglise n'est pas, en effet, limitée à la terre. Elle s'étend d'une part jusqu'au ciel, d'autre part jusqu'au purgatoire. De là cette division bien connue en l'Eglise triomphante, militante et souffrante. L'Eglise triomphante est celle qui réunit les fidèles qui, après une vie sainte, ont été jugés dignes de participer aux délices du paradis. L'Eglise militante rassemble sous le drapeau de la croix les vivants baptisés et soumis au Souverain Pontife qui combattent encore contre Satan et contre eux-mêmes, afin de mériter la couronne future. L'Eglise souffrante comprend toutes les âmes du purgatoire, certaines d'arriver au ciel après de temporaires épreuves.

Si l'on ne considérait que le point de vue humain, on serait tenté de croire qu'une séparation radicale existe entre ces trois catégories. Il n'existe, en effet, aucune communication sensible entre elles. Mais la foi domine les apparences et élargit les horizons. Elle nous enseigne que des liens solides nous unissent à nos frères de l'autre monde, et ces relations, pour appartenir à l'ordre surnaturel, ne sont ni moins réelles, ni moins efficaces, tout au contraire. Une communication perpétuelle nous permet de bénéficier des intercessions des bienheureux et de secourir par nos suffrages les âmes en train d'expier et qui, à leur tour, nous rendent service par leurs prières.

On ne saurait rien concevoir de plus magnifique que cet échange de bons offices. Il a son principe dans le Christ et dans les mérites infinis que la vie, la passion et la mort de Jésus ont acquis en notre faveur. Ces mérites sont absolument illimités dans leur étendue, si bien que le moindre d'entre eux aurait pu suffire surabondamment à la rédemption de tout le genre humain. Ils sont mis par la miséricorde divine à la disposition de tous ceux qui veulent en profiter. Et nous pouvons disposer, en outre, des autres mérites (limités ceux-là, quoique considérables) acquis par la T. S. Vierge et tous les saints. C'est un trésor inépuisable où il nous est permis de puiser à pleines mains.

Voici donc comment les choses se passent. A l'égard de Jésus et des élus, nous faisons figure de parents pauvres, qui implorent l'assistance de leurs collatéraux plus fortunés. C'est par leur intercession que nous obtenons les faveurs indispensables pour assurer notre pardon, notre persévérance et notre salut. Leur bienveillance est telle que nous pouvons compter qu'ils ne refuseront jamais de présenter nos demandes au trône du Seigneur, pourvu, naturellement, que nos requêtes soient présentées avec le respect, la confiance et la persévérance nécessaires.

Il ne suffit pas de désirer quelque chose, en passant, pour être exaucé, comme il arrive dans les contes de fées. Mais quand une prière réunit toutes les qualités essentielles, elle atteint immanquablement son but, en ce sens qu'elle nous obtient une faveur. Cette dernière ne sera pas nécessairement celle que nous aurons implorée. Nous nous trompons souvent sur ce qui convient le mieux à notre âme. Dieu, qui y voit plus clair que nous, reste maître de substituer à la faveur désirée, et qui pourrait nous être plus nuisible qu'utile, une autre grâce, dont il sait bien qu'elle sera meilleure pour nous au point de vue suprême : celui de l'éternité. Ainsi, par un échange incessant de supplications de notre part et d'intercessions de la part des saints, nous nous trouvons en correspondance continuelle avec le paradis, et cela pour notre plus grand bien.

Telle est notre communion avec les vainqueurs

du ciel. Venons-en à notre communion avec les âmes du purgatoire. Ici la situation se modifie. Sans qu'il y ait aucune égalité de condition entre elles et nous, nous sommes, par rapport les uns aux autres, à la fois des parents pauvres et des parents riches. Nous sommes riches, parce que nos prières, nos bonnes œuvres et nos sacrifices peuvent, si nous en formulons l'intention, être appliqués aux âmes souffrantes et obtenir de la clémence de Dieu une réduction de leurs peines. Mais si les âmes du purgatoire ne peuvent plus prier pour elles-mêmes, il leur reste la possibilité de le faire pour nous ; alors ce sont elles qui sont riches et puissantes et qui, en retour de ce que nous aurons fait pour elles, obtiendront du ciel les multiples grâces dont nous avons besoin.

On le voit, le système de la mutualité, qui est si fort en honneur à notre époque, ne date pas des temps modernes. C'est la bonté sans mesure de l'Eternel qui l'avait établi, et sur quelles bases immenses et merveilleuses ! dès le commencement du monde.

Nous pourrions faire remarquer que, du simple côté humainement sentimental, la communion des saints nous assure de grandes consolations. Lorsque nous venons de perdre un parent ou un ami très cher, nous nous trouvons comme désemparés devant le vide soudainement produit dans notre existence quotidienne. Quelle douceur alors, pour celui qui croit et qui connaît sa religion, d'avoir la certitude que non seulement nos disparus ne sont pas morts, mais encore qu'ils continuent à vivre invisiblement à nos côtés ! Ils s'intéressent à notre bien surnaturel, ils font ce qui leur est possible pour nous obtenir l'assistance supérieure qui nous permettra de les rejoindre. Et de notre côté, au moment d'un deuil amer, nous pouvons posséder la joie de venir en aide à l'âme aimée pour laquelle nous aurions fait tant de choses sur terre et que nous sommes à même de soulager pendant la période, transitoire mais terrible, de sa dernière purification.

Les moyens pratiques d'arriver à de tels résultats sont ceux que vous connaissez depuis toujours. Il faut rendre à Dieu et aux saints le culte, l'hommage qui leur sont dus et qui les disposent en notre faveur. Il faut présenter au Très-Haut, pour les pauvres âmes du purgatoire, des communions, des messes, des prières, celles notamment que l'Eglise a enrichies d'indulgences plénières ou partielles.

Permettez-moi une suggestion dernière : ne trouvez-vous pas qu'il y a un abîme entre notre conception de la vie future et celle de l'athéisme actuel, qui croit sottement être quitte avec les morts lorsqu'il a prodigué les draperies lamées d'argent sur leur corbillard ou observé, en leur honneur, une minute de silence ? A quoi servent ces vaines parades ? Elles ne sont utiles ni pour les disparus, ni pour nous. La religion du Christ, au contraire, nous fournit les moyens de rester en contact avec ceux qui nous ont précédés dans un monde meilleur, nous assure l'espérance de nous survivre dans le secours que, lorsque le moment sera venu, nous pourrons prêter aux descendants de nos familles et de réaliser ainsi, même au point de vue de la terre, une sainte immortalité.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXV

LES PROCESSIONS EN GÉNÉRAL

Mes frères,

Un grand nombre des bénédictions dont nous avons parlé en nos dernières instructions sont accompagnées de processions. Comme ces processions sont une des manifestations liturgiques les plus importantes du culte catholique, nous allons en étudier l'origine, le but et la manière d'y assister. Nous en examinerons dans les instructions suivantes les différentes sortes.

I

Le mot *procession* vient du mot latin *procedere*, qui signifie marcher gravement, avancer d'un pas lent et avec recueillement. Les processions sont, en effet, un cortège religieux composé des fidèles, des confréries, des congrégations et du clergé et qui, sous la présidence du célébrant, s'avance gravement à la suite de la croix, des bannières et des images des saints, au chant des hymnes et des cantiques.

Les processions religieuses sont une forme si naturelle du culte rendu à Dieu qu'elles sont aussi anciennes que le monde. C'est en procession que les prêtres et les lévites portent durant quarante ans l'Arche d'alliance dans le désert, conduits par une nuée miraculeuse ; c'est devant cette procession que les eaux du Jourdain s'entr'ouvrent et laissent passer à pied sec Josué et la multitude qu'il conduit ; c'est cette même procession qui fait sept fois le tour de Jéricho au son des trompettes sacrées et obtient de Dieu la prise miraculeuse de cette ville. Qui ne connaît la magnifique procession organisée par David pour conduire solennellement l'Arche sainte de la maison d'Obédédom à Jérusalem ? Des sacrifices sont offerts au cours du cortège et les chants en l'honneur de Jéhovah se mêlent aux notes retentissantes des trompettes sacrées. Quand le fils de David, Salomon, aura terminé dans la Ville Sainte le Temple grandiose construit en l'honneur du vrai Dieu, il n'y amènera pas avec moins de solennité l'Arche dans laquelle ce vrai Dieu veut bien se manifester, et chaque année et plusieurs fois l'année c'est en procession que de toutes les régions de la Palestine les Israélites y viendront offrir des sacrifices et satisfaire aux prescriptions de la Loi.

Les païens, eux aussi, avaient leurs processions, comme nous le voyons dans la vie du jeune S. Symphorien. C'est même une de ces processions qui fut l'occasion de son arrestation et de son mar-

tyre. Les habitants d'Autun, ses compatriotes, encore idolâtres, célébraient un jour une fête très solennelle en l'honneur de Cybèle, qu'ils appelaient la mère des dieux. Ils portaient son image sur un char de triomphe dans les rues de la ville et tous ses adorateurs se prosternaient devant elle à son passage. Symphorien, rencontrant le cortège, ne put s'empêcher de manifester les sentiments de pitié et d'indignation que lui inspiraient ces hommages superstitieux. C'était contrevenir aux édits de l'empereur et encourir le martyre, qu'il subit courageusement.

Les premiers chrétiens adoptèrent sans tarder l'usage des processions. Celles qu'ils organisent se déroulent tout d'abord dans les souterrains des Catacombes, à la lueur des torches et au chant des psaumes. C'est ainsi qu'ils y apportent les corps de leurs martyrs, pour y célébrer leurs funérailles et les y enterrer avec honneur. Plus tard, lorsque la liberté leur sera donnée de pratiquer leur religion au grand jour, ils organiseront de nouvelles processions pour faire la translation des plus célèbres de ces corps saints et en enrichir leurs églises. Avec le temps et les circonstances, ces processions se multiplient et deviennent ce qu'elles sont aujourd'hui, une des plus touchantes manières de glorifier Dieu et ses saints, d'implorer leur secours et de les remercier lorsqu'ils ont bien voulu nous exaucer.

II

Tel est, en effet, le triple but des processions.

D'abord honorer Dieu, honorer ses saints, ses ministres, ses amis.

Lorsqu'une cité reçoit la visite du chef de l'Etat, d'un membre du gouvernement ou de quelque personnage marquant, elle organise, pour lui faire honneur, des cortèges formés des autorités et des différentes sociétés de la ville, qui vont l'accueillir à son arrivée et lui forment dans les rues comme une escorte d'honneur. Sur tout le parcours, la population se presse et l'acclame pour lui souhaiter la bienvenue et affirmer la joie que lui procure sa visite. La plupart de nos processions religieuses ont le même sens. Elles sont une affirmation publique et solennelle de notre foi, de notre confiance et de notre amour envers Dieu, de notre piété envers la Sainte Vierge ou les saints, de notre respect pour le chef du diocèse qui visite notre paroisse et vient confirmer nos petits enfants, pour le jeune prêtre que ses compatriotes vont chercher à la maison paternelle pour le conduire à l'autel de sa première messe, pour les jeunes communiants que le pasteur et toute la paroisse vont chercher en triomphe et conduisent au pied du tabernacle où ils vont recevoir leur Dieu.

Qui ne voit combien Dieu est glorifié par ces pieuses démonstrations, qui débordent de nos temples pour se dérouler dans les rues et les places publiques, au grand jour et sous les yeux de tous ? Quel bel acte de foi elles constituent de la part de ceux qui y prennent part, quel défi au respect humain, quelle prédication, quel encouragement, quel sujet d'édification pour tous ceux qui en sont les témoins ! Les ennemis de la religion le savent bien ; voilà pourquoi ces manifestations extérieures de notre culte leur déplaisent tant et pourquoi ils font tant d'efforts pour les interdire. Et ce n'est pas d'aujourd'hui. Rappelez-vous tous l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem le jour des Rameaux. La foule est allée en procession à sa rencontre et fait retentir les airs de ses *hosanna* enthousiastes. Les pharisiens insistent près du Sauveur et le conjurent de leur imposer silence ; mais celui-ci, bien loin de blâmer ceux qui l'acclament, laisse voir clairement combien ces hommages lui sont agréables, approuvant ainsi d'avance toutes les processions que les générations futures organiseront en son honneur.

Le second but des processions est d'implorer le secours de Dieu. C'est ce que font, comme nous le verrons, les processions des Rogations et toutes celles que l'Eglise autorise ou prescrit pour obtenir la cessation de quelque fléau. Et ici encore nous nous comportons envers Dieu comme les malheureux de ce monde se comportent envers les puissants de la terre. Combien de manifestations de ce genre n'avons-nous pas vues depuis quelques années, par ces temps de crise que nous traversons ! Un jour ce sont les chômeurs, un autre ce sont les contribuables, ici ce sont les agriculteurs, là, les commerçants qui forment des réunions où ils crient leur misère, qui organisent des cortèges et vont par milliers présenter aux dirigeants, aux dépositaires du pouvoir leurs doléances et leurs requêtes. Ceux qui présentent ces requêtes et ces doléances reçoivent parfois de bonnes paroles, mais bien souvent c'est tout ce qu'ils obtiennent, car ceux à qui ils s'adressent sont bien impuissants à secourir leur misère. Il n'en est pas de même du bon Dieu, car c'est lui qui dirige tout ici-bas par sa Providence, c'est lui qui accorde les biens et met fin aux maux et il le fait d'autant plus volontiers que les voix suppliantes montent vers lui plus nombreuses et le prient avec plus de confiance et d'humilité. Or c'est bien ainsi qu'on prie dans les processions organisées pour implorer les secours de Dieu.

Enfin, le troisième but des processions est de remercier Dieu lorsqu'il a bien voulu nous exaucer, et c'est ce que font bon nombre de processions organisées ici ou là, chaque année ou à dates déterminées. L'ennemi menaçait la cité ou bien quelque épidémie redoutable sévissait dans la région. On a eu recours à Dieu qui a écarté le danger et en accomplissement du vœu peut-être fait en cette occasion, en tout cas comme marque de gratitude, on le remercie par des processions d'actions de grâces qui, en même temps qu'elles paient à Dieu la dette de reconnaissance des générations passées, transmettent aux générations futures le souvenir des bienfaits obtenus, excitent leur confiance en Dieu et les invitent à recourir à lui, le cas échéant, comme l'ont fait leurs pères,

III

Mais pour que les processions atteignent le but que se propose l'Eglise en les organisant, il faut que tout s'y passe avec décence et piété.

Et tout d'abord il faut y prendre part. Je comparais tout à l'heure nos processions aux ovations qui accueillent les grands de la terre à leur entrée dans nos villes. Pour que ces ovations honorent vraiment celui qui en est l'objet, il faut qu'elles soient le fait d'une foule nombreuse accourue au devant du noble visiteur et se pressant sur son passage. Si quelques rares curieux seulement se dérangent pour aller au devant de lui et l'acclamer, s'il n'entend retentir à son adresse que de maigres vivats, si la grande majorité de la population continue de vaquer à ses occupations sans s'intéresser à lui, la réception qui lui est faite est plutôt humiliante. Il faut en dire autant d'une procession à laquelle on ne daignerait pas assister et où quelques enfants et quelques femmes seulement marchent à la suite de la croix. Loin d'honorer Dieu, une pareille procession est un affront pour Dieu et sa religion. Je comparais également nos processions aux cortèges organisés pour aller présenter quelque doléance ou quelque requête aux pouvoirs publics. Si ces cortèges ne sont formés que de quelques individus sans prestige et sans influence, si la masse de ceux que cette requête concerne y demeurent indifférents, vous devinez quel sort attend la requête présentée. Les processions par lesquelles nous implorons le secours de Dieu n'auront de succès, elles aussi, qu'autant que ceux en faveur de qui elles sont faites y prendront part et y prieront de tout leur cœur.

Car, et c'est là la seconde condition pour que les processions soient vraiment un acte religieux, il faut prier au cours de ces processions et s'y tenir dans une attitude recueillie. Les processions ne sont pas des cortèges profanes, mais des cérémonies saintes qui se déroulent dans les rues et les places publiques devenues pour quelques instants comme une prolongation du temple. Il faut donc s'y comporter avec le même recueillement qu'à l'église, y prendre part aux prières et aux chants comme on le fait à l'église, avoir présent à l'esprit le but de la procession et, selon le cas, vouloir glorifier Dieu, obtenir son secours ou le remercier.

Il peut se faire que, malgré votre désir, vous ne puissiez pas assister à une procession. Du moins, si vous la rencontrez sur votre chemin, témoignez-lui le respect qu'un catholique doit toujours avoir pour la religion sous quelque forme qu'elle se manifeste. Découvrez-vous et saluez la croix qui marche en tête du cortège, dès que vous arrivez à sa hauteur, et ne remettez votre coiffure sur votre tête que quand la procession est passée ou que tout au moins vous avez dépassé les emblèmes religieux et le clergé. Agissez ainsi par esprit de foi si vous êtes chrétien et pour vous unir et vous solidariser avec ceux qui assistent à la procession ; faites-le en tout cas par politesse si vous n'avez pas le bonheur de croire, et montrez ainsi votre respect pour les convictions des autres.

Il est raconté dans la vie du saint Curé d'Ars qu'un jeune mondain de vingt-six ans était venu se confesser à lui. Le saint avait sans doute remarqué dans son pénitent quelque penchant au respect humain ; toujours est-il qu'il lui imposa une pénitence bien faite pour l'en guérir : « Habitez-vous votre ville natale ? lui demanda-t-il. — Oui, mon Père. — Quelle en est la population ? — Vingt-cinq mille habitants. — Vous y êtes connu ? — Parfaitement et de presque tout le monde. — Très bien, mon enfant. Pour votre pénitence, vous direz avant de quitter cette église les actes de foi, d'espérance et de charité. Ce n'est pas tout. Vous assisterez, l'un des deux dimanches de la Fête-Dieu, dans votre ville natale, à la procession du St-Sacrement, en ayant soin de vous placer immédiatement après le dais. Allez, mon enfant. » Le jeune homme n'osa se récrier : la surprise, l'émotion lui fermèrent la bouche... Le respect humain le rongeait. Mais il était croyant... et c'était sa pénitence ! Le premier dimanche de la Fête-Dieu, il remit au second. Le second arrivé, la pluie qu'il avait souhaitée pour ce jour-là ne tomba point. Il s'exécuta. « Je vivrais cent ans, a-t-il conté, que je n'oublierais jamais ces deux heures passées derrière le dais. Mon front était inondé d'une sueur froide ; mes jambes fléchissaient sous moi. De temps en temps je faisais appel à ma foi et j'essayais de prier. Les lèvres seules prononçaient les paroles liturgiques... » Mais cet acte de courage l'avait signalé à l'attention de ses concitoyens catholiques. Deux ans plus tard, devenu chrétien sans peur, il se trouvait à la tête d'une conférence de S. Vincent de Paul, composée de trente jeunes hommes qu'avait entraînés son exemple.

Ce fait vous montre, m. f., les grands avantages des processions : en même temps qu'elles honorent Dieu, elles vous fournissent l'occasion d'affirmer votre foi et d'édifier votre prochain. Ainsi soit-il.

DEUX CONFÉRENCES SUR L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE

I

LES CAUSES

Messieurs,

C'est une vérité difficilement contestable que l'âme de l'homme, notre âme, si on pénètre jusqu'au sanctuaire de son intimité, se révèle à nous essentiellement religieuse. Il faut dire encore plus : nous sommes en quelque sorte revêtus d'une seconde nature, nature formée par dix-neuf siècles de christianisme, qui fait que nous sommes invinciblement séduits par l'incomparable physionomie du Christ, et, pour tout dire d'un mot, qui nous constitue des chrétiens.

S'il en est ainsi, on devra pouvoir conclure que

tous les hommes placeront la pratique religieuse, l'accomplissement des devoirs religieux, au premier rang de leurs préoccupations.

Or, un fait s'affirme aussi éclatant que douloureux : le contraste trop fréquent entre la nature de l'homme et sa conduite.

Regardez autour de vous. Vous rencontrerez quelques incrédules, beaucoup plus rares, d'ailleurs, qu'on ne le prétend ; vous verrez un plus grand nombre de vrais chrétiens, sincèrement attachés à leurs pratiques religieuses ; et puis, un groupe très considérable de gens qui croient peut-être, mais qui vivent comme s'ils n'avaient aucune religion : c'est le parti de l'indifférence.

Comment donc expliquer cette inconséquence, cet illogisme de l'abstention en pratique religieuse ? C'est ce que je voudrais vous dire aujourd'hui. Plus d'une fois déjà on vous en a parlé. Aussi je me contenterai d'abord et bien simplement de vous rappeler les causes de ce mal qui désole notre société contemporaine, et par la suite, je vous en montrerai, je l'espère, les désastreuses conséquences.

Mieux on connaît ses ennemis, plus on est en mesure de déjouer leurs attaques et de les combattre efficacement en soi et autour de soi.

I

Le problème de l'indifférence à l'égard de la religion est peut-être plus complexe qu'il ne semble au premier abord.

Au dire des spécialistes en la question, l'origine de ce fléau serait déjà lointaine ; sa première cause serait une cause historique. Il faudrait la faire remonter jusqu'au vaste mouvement de révolte contre l'Eglise commencé par Luther au XVIe siècle et qui n'a jamais cessé depuis.

« Plus d'autorité dans l'Eglise, plus de papauté, plus de catholicisme, » tel était, vous le savez, le cri du moine révolté. Après lui, ce fut le mot d'ordre de ses disciples. Ils dépensèrent leur ardeur, parfois même leur talent, à dénigrer l'Eglise, à dénaturer sa doctrine, à ridiculiser ses ministres, dans l'espoir, trop ambitieux d'ailleurs, de dévaster l'unité catholique et d'instaurer à sa place ce qu'ils appelaient un nouveau et pur christianisme.

Sans doute, ils prétendaient bien ne pas vouloir tout détruire, mais, comme il arrive toujours, ici encore la logique des choses fut plus forte que la volonté des hommes.

« Comment ! s'écriaient les héritiers des Novateurs, vous affirmez que toutes les doctrines du passé ne sont qu'erreur et superstition ; plus de catholicisme ? dites-vous. Eh bien ! nous, nous concluons à notre tour : plus de christianisme ! plus d'Eglise ! plus de Jésus-Christ ! »

Et voici que pour rendre populaires d'aussi désastreuses théories, un homme se rencontra, un peu plus tard, qui consacra tout son art, tout son crédit, tout son génie — car il en avait — à ruiner le christianisme.

Un siècle durant, le Christ fut tourné en dérision et persiflé sous les yeux d'une multitude incrédule et corrompue. Toute la terre retentit des éclats de rire de Voltaire et fit écho à ses ignobles plaisanteries.

« Mais, disait alors le peuple, si Jésus est un menteur, si son Evangile est un tissu d'erreurs, où donc est la religion ? Il n'y a plus de religion. »

Et quand on eut ainsi ridiculisé toute vérité religieuse, jeté le doute sur tous les dogmes, critiqué la morale de l'Eglise ; quand un sectarisme haineux eut représenté celle-ci comme l'ennemie du bien ; quand la politique se fut acharnée à la dépouiller de tout prestige extérieur, on dénonça cette caricature de la religion à la colère des foules en déclarant : « Vous demandez où est la religion : regardez ! la voilà ! »

Faut-il s'étonner, après cela, que tant d'hommes lui refusent désormais les hommages que le passé lui accordait sans peine ? Ils n'en sont pas encore à nier absolument des croyances qu'ils ont héritées avec le sang de leurs ancêtres ; mais, sous l'influence de prétendues objections, et au spectacle d'une religion déconsidérée, ils ont abandonné tous leurs devoirs.

Vous le voyez, Messieurs, il y a là, pour une grande part, l'explication du phénomène de l'indifférence, et la première cause de l'abstention religieuse, c'est donc bien une cause historique.

II

Il faut pourtant le reconnaître aussi : plus souvent qu'à des circonstances historiques, l'indifférence religieuse se rattache à des causes morales.

Le moraliste Vauvenargues disait avec raison : « C'est le cœur qui doute chez la plupart des gens du monde. » En d'autres termes, nous pouvons affirmer que les passions humaines sont la source trop féconde de l'abstention religieuse.

Avez-vous remarqué cette étonnante singularité? De toutes les religions, une seule, je souligne une seule, a rencontré des adversaires systématiques de ses prescriptions ; une seule a trouvé des ennemis déclarés parmi ses propres enfants ; et c'est la religion catholique. Pourquoi cela ? Oh ! la chose est bien simple. C'est que la religion catholique est aussi la seule religion qui contrarie les passions, la seule qui prétend refréner leurs débordements.

En effet, vous êtes, je suppose, catholique, j'entends catholique véritable, jusqu'à la confession et la communion. Alors, vous le savez bien, vous devez respecter intégralement la justice, sans quoi la restitution sera la condition indispensable de votre pardon ; jeune homme, votre devoir sera de conserver dans une chair rebelle une âme toujours maîtresse d'elle-même ; époux, vous devez fidélité inébranlable à vos serments, autrement vos défaillances vous écarteraient de la communion. En un mot, il vous faudra refouler constamment les assauts des passions pour soumettre votre conscience à la discipline religieuse.